

JEUX OLYMPIQUES

MEXICO

1968



PAR JEAN-PIERRE DRIVET

JEUX OLYMPIQUES MEXICO

1968

PAR JEAN-PIERRE DRIVET

AUX JEUX OLYMPIQUES DE MEXICO AVEC ROGER CHATELAIN ET JEAN-PIERRE DRIVET EN OCTOBRE 1968

Ces jeux se sont déroulés du 12 au 14 octobre, mais il faut dire que pour nous qui essayons, avec notre maigre talent journalistique, de vous conter cette aventure, ils commencèrent au lendemain de ceux de Tokyo en 1964.

En effet, il ne faut pas oublier que, si pour le spectateur, une olympiade représente 15 jours à 3 semaines de spectacle télévisé et de lecture sportive, pour le compétiteur en puissance la même olympiade dure au moins 4 années, pendant lesquelles il est nécessaire de se maintenir en condition, de réaliser des performances sans cesse remises en question jusqu'à l'ultime sélection.

De ce fait, nous ne partons pas tellement pour un périple avec des yeux et un cœur de voyageur. Le résultat sportif, qui lui souvent nous obsède, nous empêche d'apprécier sur l'instant tout ce que nous vivons. Un léger recul nous est nécessaire pour redonner toute sa valeur au voyage proprement dit, ainsi qu'à l'ambiance qui l'accompagne.

Le récit commence donc dans la station climatique et de sport d'hiver de Font-Romeu qui avait été choisie par le gouvernement français pour le déroulement des stages préolympiques de tous les sports. Choix guidé :

1. par l'altitude de 1 900 m, alors que Mexico est à 2 400 m ;
2. pour le climat qui est censé être en France celui se rapprochant le mieux de celui de Mexico...

En ce qui concerne l'aviron, nous nous entraînons sur le lac artificiel « Les Bouillouses » (barrage EDF) dominant Font-Romeu à 2 050 m d'altitude. Nous sommes logés tout près, dans le seul hôtel du coin.

Ce stage, dit d'acclimatation, commence sous les meilleurs auspices, le cadre enchanteur aidant avec ses alpages, ses forêts et leurs champignons, ses ruisseaux à truites ainsi qu'une succession de petits lacs de montagne tous plus merveilleux les uns que les autres.

Ce séjour de trois semaines devait dans sa seconde partie être assez terrible, car le froid arriva plus tôt que prévu et la fatigue due à l'entraînement journalier commença vite à se faire sentir.

Nombreuses furent les angines, surtout à cause du vent glacial qui soufflait sans cesse. Les anoraks furent les bienvenus.

C'est donc avec soulagement que nous voyons arriver le jour du grand départ.

Le 28 septembre, nous sommes réveillés dans nos chambres vers 3 heures du matin. Nous prenons place dans des cars qui nous transportent jusqu'au terrain d'aviation de la station, distant d'une quinzaine de kilomètres.

Là, dans la nuit (il est 4 heures), nous distinguons sur le terrain herbeux des masses noires, des Breguet 941 à décollage court qui doivent nous emmener à Toulouse. À 6 heures, après une attente motivée par la très faible visibilité, nous embarquons. Les appareils prennent très vite de l'altitude et nous sommes un peu secoués, et c'est plus un vol sportif qu'un vol d'agrément. Tout se passe bien cependant et, finalement, nous nous posons à Toulouse vers 7 heures 30.

Encore 2 heures et demie d'attente et nous prenons place dans le Boeing d'Air France affrété spécialement par le Comité olympique français. À 10 heures, nous décollons direction Mexico via Montréal, où nous devons faire escale de ravitaillement, avec 180 personnes à bord : nageurs, nageuses, tireurs, athlètes et rameurs.

Pourquoi Montréal ? Tout simplement parce que New York, escale habituelle de cette ligne, est surchargée et l'attente jusqu'au décollage serait beaucoup trop longue.

Sans doute vous posez-vous aussi la question : « Pourquoi passer au Canada pour aller de France au Mexique ? ». Sur la carte, cela fait un grand crochet dans le nord. Eh bien, prenez un globe terrestre et vous verrez qu'avec la rotondité de la terre nous trouvons Paris–Mexico pratiquement en ligne droite avec New York et Montréal.

Que dire de cette première partie du voyage, si ce n'est que nous volons à 12 000 ou 13 000 mètres d'altitude à la vitesse de 1 000 ou 1 100 km/h. Chaque passager peut profiter sur son siège, grâce à des écouteurs spéciaux, de toute une gamme de bandes enregistrées dans tous les genres de musique. Il suffit de tourner deux boutons pour choisir et régler son intensité.

D'autre part, nous avons droit également à une séance de cinéma sans bouger de nos places avec possibilité d'écoute soit en anglais, soit en français. La plupart des longs courriers sont équipés de cette façon pour un « festival en plein ciel ».

La première terre que nous apercevons après avoir quitté les rives françaises est le territoire du Québec avec l'embouchure du Saint-Laurent. Nous nous posons à Montréal après 6 heures de vol. Il est 16 heures en France et il est 10 heures du matin à Montréal. Nous constatons donc un décalage horaire de 6 heures avec la France.

Après une heure d'escale sans pouvoir sortir de l'aérodrome, nous rejoignons nos places, cette fois pour Mexico. Survol des États-Unis, de la Floride, du golfe du Mexique et, après un nouveau vol de 5 heures, nous posons le pied sur le sol mexicain.

À nos montres françaises, il est 22 heures alors que l'horloge de l'aéroport donne 15 heures. Nous sommes toujours dans la journée du 28 septembre, nous avons remonté le temps de 7 heures !

Premières impressions à notre arrivée : nous sommes surpris par l'accueil chaleureux des Mexicains. Beaucoup de jeunes hôtesses en uniforme ainsi que des orchestres de « marriachis » (groupe de 8 à 10 musiciens en costume de gauchos) interprètent et chantent des morceaux typiques du folklore mexicain.

Nouvelle étape en autocar pour se rendre au village olympique. Pendant ce trajet, nous sommes frappés par la pauvreté de la banlieue avec de nombreux bidonvilles, mais sur chaque cabane une antenne de télévision... De nombreux enfants sales et en haillons sur les trottoirs.

Puis, nous passons sans transition dans des riches quartiers résidentiels modernes avec de splendides villas et immeubles. Première conclusion justifiée tout au long de notre séjour : deux classes sociales bien distinctes, les pauvres et les riches. Une classe moyenne commence à bouger et nous la trouvons souvent à l'origine des manifestations et autres émeutes.

Mexico n'a rien à envier à Paris pour sa circulation et son flot de voitures, surtout des américaines toutes montées au Mexique, de la dernière-née des Mustang à la Chevrolet de 1945.

Nous voilà au village olympique. En descendant des cars, nous découvrons le climat. L'air est humide, l'atmosphère pesante et la chaleur, en cette fin de saison des pluies, est de 30° à l'ombre. C'est loin de ce que nous venons de quitter en France... Une ressemblance pourtant, la verdure de la nature. Nous qui pensions trouver une terre brûlée avec seulement quelques cactus...

Le village olympique, situé en banlieue à 20 km du centre-ville, est en fait un ensemble de 25 immeubles d'environ 10 étages avec 4 appartements par palier.

Ce village est très groupé, donc très fonctionnel, avec coiffeur, poste, magasins de vêtements et chaussures, cinéma, piscine, stade d'entraînement, gymnase, salle de jeux et de lecture, bar, foyer : de quoi contenter les plus difficiles.

N'oublions pas 6 restaurants capables de servir chacun plus de 1 000 couverts par service. La nourriture était vraiment très bien, avec libre-service sans limite quantitative et avec beaucoup de choix.

Dans ce domaine comme dans tous les autres, l'organisation mexicaine impeccable a étonné ses hôtes en réalisant un grand exploit, avec toujours le sourire et une grande serviabilité du personnel attaché aux différents services. Seul le service P et T était quelque peu dépassé par les événements.

Parlons maintenant de la vie au village. En effet, l'ambiance olympique, pour nous sportifs, c'est à l'intérieur même de ce village que nous la trouvons, et non sur les stades où l'on se retrouve entre athlètes d'un même sport qui, souvent, se connaissent depuis une ou plusieurs saisons au gré des championnats d'Europe et du Monde.

Ici, tous les sports se côtoient, toutes les langues se parlent, toutes les races fraternisent et, même entre sportifs français, il faut une occasion comme les Jeux pour lier connaissance grâce à la vie en commun que nous menons, que ce soit au restaurant ou à l'intérieur de l'immeuble qui nous est réservé par nation.

Mais le plus typique et le plus chaud des contacts humains, nous le ressentons tous les soirs dans le foyer olympique. C'est l'échange classique des écussons, un coq gaulois contre la feuille d'érable ou le kangourou... Tout ça en langage « petit nègre », un mot d'allemand, deux d'anglais, un d'italien et beaucoup de signes qui finissent dans un éclat de rire avec toujours une entente !

C'est chaque fois une scène riche en couleur, mais surtout, c'est bien là la grande chose des Jeux que ces rencontres entre individus aussi différents, aussi opposés, souvent dans leur race même, mais avec toujours un point en commun : le sport !!

Où trouver cela ailleurs ?

La cérémonie d'ouverture en est encore l'illustration grandiose avec presque toutes les nations du monde représentées dans un même stade par leur élite sportive en technicolor...

Mais parlons un peu de sport et de compétitions. N'oublions pas que, depuis notre arrivée en stage, c'est l'aviron avec un grand A. Il faut d'abord s'acclimater, ramer, ramer encore pour aller toujours plus vite...

C'est le lit, la table, le bateau et à nouveau le lit, et puis toujours le bateau. On ne vit plus que pour ça. Et le moral, l'ambiance vont avec ça... Il n'est pas rare de faire une ou deux courses dans la nuit en rêve...

On peut supposer que nous n'étions pas suffisamment acclimatés et que notre rendement décrivait rapidement au cours des compétitions. Cependant, nous n'avons pas essayé de défaillance spectaculaire malgré le manque d'oxygène.

Nous pensons que, si nous avions pu faire le stage d'acclimatation à Mexico même, au lieu de Font-Romeu, nous aurions été dans des conditions plus favorables pour défendre nos chances. Le climat tropical, totalement opposé à la neige fondante et au froid du lac des Bouillouses au-dessus de Font-Romeu, nous a sans doute autant handicapés que l'altitude.

Il y eut quelques contrôles antidopage aux compétitions d'aviron. Mais ils n'étaient pas d'une grande rigueur et il semble que c'était surtout symbolique...

Et nous voilà touristes... C'est un peu le désenchantement. Les bateaux sont remballés à la hâte comme si l'on voulait tirer un trait sur le passé.

Mais d'un autre côté, on se sent libéré et on a envie de vivre, de se défouler un peu. Chacun fait des projets pour utiliser au mieux les 3 ou 4 jours qui restent jusqu'à la fin des Jeux. Les uns partiront avec une voiture louée, les autres avec des Mexicains pleins de bienveillance pour les Français...

Pour nous, ce sera relax... Quelques visites dans la ville, les musées et autres attractions, la plupart du temps en stop, car Mexico s'étend sur 70 km.

Nous assisterons nos amis du canoë-kayak sur le même bassin que nous à Xochimilco. Nous verrons les demi-finales du handball et de la poursuite par équipe en cyclisme. Mais il faudra presque toujours resquiller.

Une corrida avec des billets achetés au marché noir... C'est très populaire au Mexique et pourtant on verra souvent le taureau « avaler » 5 ou 6 coups d'épée avant de se laisser mourir.

... Olé !

Finalement, c'est à la piscine du village que nous nous retrouverons souvent en nous amusant comme des gamins et en soignant notre bronzage. Depuis que nous sommes en équipe de France, voilà maintenant 6 ans, nous nous sommes baignés cinq ou six fois au maximum... « Ça ramollit ! »

Ces jours sembleront un peu longs pourtant, un peu vides.

Puis finalement ce sera le voyage culturel organisé pour la délégation française avec 3 itinéraires au choix. Nous voyagerons en partie en car mais surtout dans des avions qui sont souvent des taxis volants au ras des montagnes avec atterrissages et décollages sportifs comme il se doit.

Tout d'abord, nous allons à Oaxaca, une des plus belles villes coloniales du Mexique. Elle fut fondée par les Aztèques en 1486 et déclarée ville par ordre de Charles Quint, roi d'Espagne, en 1533.

Tout près de cette ville, nous avons la zone archéologique de Monte-Alban, fondée au 2^e siècle de notre ère. Ce fut le centre culturel zapotèque le plus important.

Monte-Alban fut construit sur un petit mont au sommet nivelé. La ville comprend une place centrale limitée par quatre plates-formes, les plus grandes étant situées au nord et au sud.

De nombreux monuments sont disséminés à proximité de cette place, dont la « galerie des danseurs », ainsi nommée à cause des motifs représentés sur les dalles qui en recouvrent le sol.

Et puis voilà le tirage au sort ! La fièvre monte, on arrive au but. On va enfin y aller, on va se sortir les tripes !!!

Ce sont des séries ! Chacun croit pouvoir se libérer, mais la trouille est aussi au rendez-vous, là, au creux de l'estomac, juste sous le col du maillot bleu France.

Les plaisanteries sonnent faux. C'est la grande concentration... Les salauds ! Ils sont comme nous, on peut les avoir !

— Vous êtes prêts ? PARTEZ !

7 minutes de course pour jouer 4 ans de préparation et de sacrifices... 7 minutes !! Il faut ramer, pousser, tirer et pousser plus fort...

Attention aux bouées ! « Tire sur toi ! » (Nous sommes en 2 sans barreur et c'est Roger qui dirige avec son pied.)

Et on commence à souffler et ça commence à faire mal et on trouve le moyen de penser encore par-dessus le marché... 500 m, 1 000 m. On cherche l'air, pourtant il faut attaquer et on pense toujours et cette fois, ça fait vraiment mal, les bras, les jambes, le soufflet...

Oh merde, j'en ai marre !!!... 1 500 m, il faut y aller ! Ça gueule de partout comme dans un brouillard... Allez, ça passe ! Ça passe !

C'est fini, on est bon !!! On est bon, mon vieux, MERCI !!! On est mort !... mais tellement heureux.

Où est passée la trouille ? Quel con !

Après-demain, demi-finale. Tirage au sort : contre qui on tombe ?

— Tant pis ! De toute façon on doit passer !

Retour au village... « Bravo les gars ! Vous êtes bons ! » Peut-être... Nom d'un chien, si on pouvait faire une médaille... !

Des télégrammes. Le préfet, la municipalité de Chambéry, les amis du Bourget, M. Montreuil et bien d'autres qu'on ne connaît parfois même pas... Ça, c'est chouette dis donc ! Drôlement sympa...

La France, la Savoie, Chambéry, Le Bourget. Que d'yeux braqués sur nous... mais gare aux déceptions !

À nouveau départ... 7 longues minutes...

Bon sang, qu'ils vont vite ! Aujourd'hui, j'ai les épaules qui brûlent...

Fini ! Trois premiers qualifiés pour la finale ! Fini ! Finis les jeux ! Nous sommes quatrièmes.

« Dis donc, c'était moins saignant aujourd'hui », 2 400 m d'altitude. On se sentait pourtant pas mal.

Décus ? Oui, un peu, on y croyait !!

Ramer encore, ramer toujours... être davantage rameur, seulement rameur... et un jour enfin gagner pour de bon.

Munich peut-être.

Monte-Alban est surtout fameuse par ses tombes ; la plus célèbre est la numéro 7 où fut découvert le trésor le plus fabuleux jamais mis à jour sur ce continent (or et jade).

Nous visitons également les Indiens très pauvres et très arriérés dans leur campagne. Nous les verrons filer la laine à la main, puis tisser également à la main ou avec des métiers archaïques en bois. Ils vendront leurs très jolis ouvrages sans s'occuper de la main-d'œuvre et ils baisseront leur prix de 25 % à 30 % après marchandage.

Nous les verrons également fabriquer la téquila, alcool mexicain, par la distillation d'une pulpe de cactus broyée par un moulin en pierre, tiré par un âne.

Tout cela pendant deux jours avec vie et surtout cuisine mexicaine. Nous goûterons la tequila et autre « sangrita » (jus de tomate pimenté). Nous ingurgiterons force piments, de quoi décaper les meilleures « dalles », mais aussi tortillas, haricots noirs, avocats et bien d'autres que je préfère oublier.

Notons au passage que nous avons journalièrement pendant notre séjour au Mexique deux ou trois pilules fournies par le service médical pour lutter à titre préventif contre les amibes et autres bestioles de ce genre et qu'il nous était fortement déconseillé de nous laver les dents avec autre chose que de l'eau d'Évian que nous avons à profusion.

Mais reprenons notre voyage avec notre arrivée à Acapulco. Là, nous découvrons la vraie chaleur tropicale car jusque-là, ne l'oublions pas, nous avons évolué à plus de 2 000 m d'altitude. Cette fois, c'est le niveau de la mer et, bien que nous arrivions tard dans la nuit, il nous tarde de nous mettre en maillot de bain.

Pensez par exemple que là-bas le pompiste dort tout simplement à côté de sa pompe sur le trottoir, clair de lune.

Acapulco comprend une partie riche et même très riche avec de nombreux hôtels de luxe et beaucoup de propriétés de milliardaires et d'acteurs américains tout autour de la baie... Et puis, tout de suite derrière, c'est la zone, le bidonville, la misère et la crasse.

Sitôt installés à l'hôtel, nous partons à pied dans la nuit pour nous baigner (mais pas dans la baie qui est assez sale avec les bateaux et le mazout), de l'autre côté de la presqu'île, dans l'océan.

Nous dormons 2 heures ; au réveil, c'est la piscine de l'hôtel et, après, la mer. Avec les masques sous-marins, nous découvrons un fond paradisiaque, avec quantité de poissons de toute sorte et de toute couleur.

Nous avons encore droit l'après-midi à une croisière en mer avec baignade au large, sans oublier le bronzage forcé cette fois...

Le soir, c'est le retour à Mexico. Chacun a hâte de rentrer cette fois. Il s'ensuit une pagaille monstre à l'aéroport d'Acapulco, car c'est à celui qui prendra le premier des deux avions... Résultat : 3 heures de retard au décollage.

Plus qu'une nuit au Village olympique.

Les valises sont faites. Il s'agit de caser tous les souvenirs et autres bricoles emmagasinées pendant le séjour sans dépasser en principe 20 kg. Dernière performance à accomplir !

C'est la fièvre du départ... Aéroport, Boeing. L'ambiance est chaude. On se connaît mieux.

Montréal... La France ! Orly ! Enfin ! nos bagages.

La Savoie ! Chez nous.

Adieu grands chapeaux...

Adieu Mexico !

VIVE MUNICH

Jean-Pierre DRIVET